

CHAPITRE DOUZIÈME

De son humilité.

SAINT Augustin, parlant de l'obligation qu'ont tous les chrétiens de pratiquer l'humilité, ne fait pas difficulté d'assurer que cette vertu est la plus essentielle et la plus importante de toutes. « Si vous me consultiez, dit-il, sur ce qu'il y a de plus nécessaire à observer dans la religion chrétienne, je vous répondrais que c'est l'humilité; et me fissiez-vous cent fois la même question, je vous ferais toujours la même réponse. De plus, si vous désiriez savoir qui je juge le meilleur de tous les hommes, je vous répondrais : c'est le plus humble. » Saint Cyprien, dans un discours sur la naissance de Jésus-Christ, dit : « Le premier pas à faire dans la pratique de la vertu, comme le premier pas que notre divin Sauveur a fait en ce monde, consiste à s'humilier; car le fondement de la sainteté a toujours été l'humilité. » « L'édifice de la perfection, dit encore saint Augustin, ne peut avoir d'autre fondement que l'humilité; et ce fondement doit être d'autant plus profond que l'édifice doit être plus élevé. » C'est aussi ce que nous apprend saint Chrysostome par ces paroles : « Si vos aumônes, vos jeûnes, vos oraisons, vos mortifications et toutes vos bonnes œuvres n'ont pas l'humilité pour base, c'est en vain que vous travaillez : votre ouvrage tombera en ruines. » Saint Grégoire enseigne la même doctrine en d'autres termes. « Celui, assure-t-il, qui s'applique à amasser beaucoup de vertus sans humilité, fait comme celui qui ramasse de la poussière et la jette au vent qui l'emporte au même instant. »

C'est le sentiment de ces vérités qui porta le Père Champagnat à s'attacher particulièrement à l'humilité, et plus tard, à faire de la pratique de cette vertu le caractère distinctif de son institut. Dès qu'il eut pris la résolution de se donner entièrement à Dieu, il fit un retour sur lui-même pour connaître ses défauts, et il résolut de combattre avant tout l'orgueil, le regardant, avec raison, comme le plus grand ennemi des vertus et comme le plus grand empêchement à l'acquisition de la perfection. Longtemps il fit son examen particulier sur ce sujet, et il composa une prière qu'il récitait tous les jours pour demander à Notre-Seigneur l'humilité par l'intercession de la sainte Vierge et de ses saints patrons. Il faisait ses lectures spirituelles dans le *Livre d'or* ou dans le *Mépris de soi-même*. Ces deux ouvrages étaient ses livres de prédilection, et il les a lus et médités toute sa vie.

Il avait des sentiments si bas de lui-même, que les actes d'humilité ne lui coûtaient pour ainsi dire rien. Il vivait et se conduisait, au milieu de ses frères, comme le serviteur de tous, partageant leurs travaux et prenant toujours pour lui ce qu'il y avait de plus rebutant. Dès qu'il y avait quelque chose de difficile à faire, il était toujours prêt à y mettre la main; et l'on était tellement habitué à le voir agir ainsi, que l'on n'y faisait presque plus attention.

A la suite d'une retraite qu'il fit à Belley, ses confrères l'ayant prié de leur adresser quelques paroles d'édification, il s'en défendit longtemps, alléguant son incapacité; forcé à la fin de céder à leurs instances, il leur parla pendant quelques minutes, à la grande satisfaction de tous. Etonné et confus de voir qu'on l'écoutait avec une attention marquée, il s'arrête subitement et se retire, en disant : « J'abuse de votre patience et vous fais perdre votre temps; vous savez et vous pratiquez toutes ces choses mieux que moi. »

Une autre fois, revenant de la retraite avec ces mêmes Pères, dont quelques-uns se disposaient à partir pour les missions étrangères, il prit leurs sacs en disant : « Laissez-

moi porter cela, au moins j'aurai quelque part au bien que vous ferez. » Et comme ces Pères s'en défendaient : « Laissez-moi faire, reprit-il ; je suis un campagnard habitué aux gros travaux. » En même temps il saisit les sacs, les mit sur ses épaules et les porta assez longtemps avec une grande satisfaction.

Le succès de son institut, ni le grand bien que faisaient ses frères, et dont tout le monde lui parlait avec éloge, n'altérèrent jamais les bas sentiments qu'il avait de lui-même. « La fondation de l'institut et ses progrès, répétait-il en toute occasion, sont l'œuvre de Dieu et non la nôtre ; c'est lui qui a tout fait ; c'est à la protection de Marie que nous devons cette bénédiction et tous nos succès. Quant à nous, nous ne sommes propres qu'à gâter ce que Dieu nous confie, et nous devons sans cesse le prier de ne pas cesser de protéger cette communauté, à cause de nos fautes. » Comme il faisait un voyage avec deux ou trois de ses frères, un ecclésiastique qui se trouvait dans la même voiture, frappé de leur modestie, lui demanda ce qu'étaient ces religieux : « Ce sont, lui répondit le Père Champagnat, des frères qui font l'école aux petits enfants des campagnes. — Quel nom portent-ils ? — Ils s'appellent les Petits-Frères de Marie. — Qui a fondé cette communauté ? — continua l'ecclésiastique. — On n'en sait trop rien, dit le Père, un peu embarrassé. Quelques jeunes gens se sont réunis, ils se sont tracé une règle conforme à leur but, un vicaire leur a donné des soins, Dieu a béni leur communauté et l'a fait prospérer au delà de toute prévision humaine. » Après ce peu de mots qu'il dit avec une grande simplicité, il changea de discours.

Quelqu'un lui dit un jour : « Mon Père, plusieurs personnes font courir le bruit qu'il y a eu des choses merveilleuses dans les commencements de votre institut. » Ce bruit, répliqua le Père, a plus de fondement que vous ne croyez peut-être ; car, quel miracle n'est-ce pas, par exemple, que Dieu se soit servi de pareils hommes pour commencer cette

œuvre ! C'est là, à mes yeux, un prodige qui prouve péremptoirement que cette communauté est son ouvrage. Dieu a pris des hommes sans vertu, sans talent, dépourvus de tout secours humain, il a voulu se servir de la *misère* même pour former cette congrégation, afin que tout l'honneur et toute la gloire lui fussent rapportés, et que personne ne doutât jamais que lui seul avait tout fait chez nous. »

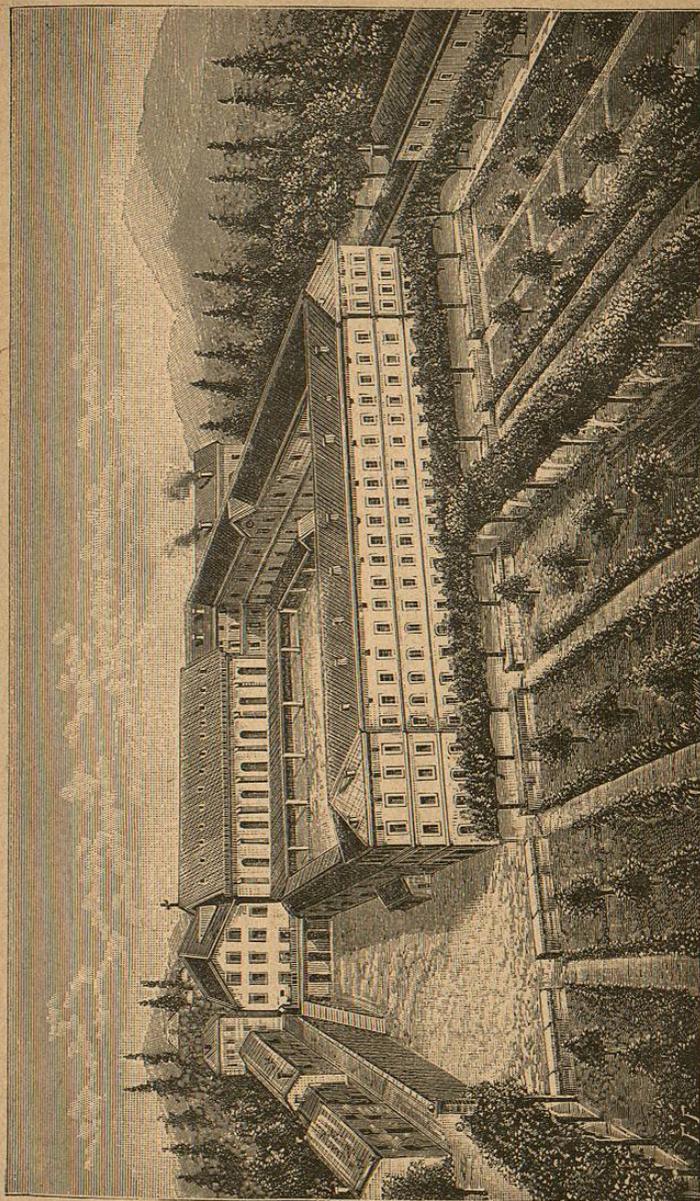
Ces sentiments d'humilité l'accompagnèrent toute sa vie et ne firent même que se fortifier avec les années : ce qui lui faisait dire, quelque temps avant de mourir, quand on lui parlait du tort que sa mort ferait à son institut : « Je suis inutile au monde ; bien plus, je suis profondément convaincu que je ne puis être qu'un obstacle au bien, et que la communauté ira mieux après ma mort que pendant ma vie. »

Il nous reste maintenant à dire ce qu'il a fait pour inspirer l'humilité à ses frères. En fondant son institut, le Père Champagnat se proposait un double but, savoir : procurer le bienfait de l'instruction chrétienne aux enfants pauvres des campagnes, et honorer Marie par l'imitation de ses vertus et par la propagation de sa dévotion. Mais, comme la sainte Vierge, qui a excellé dans toutes les vertus, s'est distinguée particulièrement par son humilité, et que d'ailleurs la fonction d'instituteur des petits enfants est par elle-même un emploi humble, il voulut que l'humilité, la simplicité et la modestie fussent le caractère distinctif de ce nouvel institut. Pour que les frères comprissent bien sa pensée, il leur donna le nom de *Petits-Frères de Marie*, afin que ce nom leur rappelât sans cesse ce qu'ils doivent être. Ce mot *Petit*, qui blesse certaines personnes, qui est une énigme pour quiconque ne connaît pas l'esprit de la congrégation, et que plusieurs regardent comme superflu et inutile, n'a donc pas été donné aux frères au hasard ni sans motif. Dans l'idée du pieux fondateur, ce mot doit leur apprendre que l'esprit de leur vocation est un esprit d'humilité ; que leur vie doit être une vie humble, cachée et inconnue au monde ; que l'humilité doit être leur

vertu de prédilection, et que c'est par la pratique journalière de l'humilité qu'ils travailleront efficacement à leur sanctification et à celle des enfants qui leur sont confiés. Ce mot *Petit* est pour ainsi dire le cachet et le moule de l'institut ; il est le miroir qui reflète sans cesse l'esprit du pieux fondateur, qui enseigne et qui montre à chaque frère ce qu'il doit être et la forme qu'il doit avoir.

Après avoir fait comprendre à ses frères, par le nom même qu'il leur donnait, quel esprit devait les animer, il s'appliquait sans relâche à les former à l'humilité et à la simplicité. La première leçon qu'il leur donnait, en les admettant au noviciat, était une leçon d'humilité, leur recommandant de travailler particulièrement à acquérir cette vertu comme étant le fondement de toutes les autres. Le premier livre qu'il leur mettait entre les mains, était le *Livre d'or ou Traité sur l'humilité*. Chacun devait le lire et le méditer avec soin, afin de s'inspirer profondément les sentiments et la vertu que cet ouvrage a pour but de faire passer dans l'esprit et dans le cœur du lecteur. C'est pour cela encore qu'il appliquait les postulants et les frères aux travaux manuels, qu'il les formait aux soins d'un ménage, et qu'il voulait que la pauvreté se remarquât toujours dans la nourriture, dans les vêtements et dans le logement ; car la pauvreté et l'humilité doivent être, pour le véritable religieux, deux compagnes inséparables.

L'orgueil était le premier vice dont il poursuivait la destruction dans les postulants et les jeunes frères, parce qu'il le regardait comme le plus grand ennemi de l'humilité, et comme la chose la plus opposée à l'esprit de l'institut. Il reconnaissait ce défaut sous quelque forme qu'il se présentât, et le combattait partout où il l'apercevait. Ainsi, il était sans cesse à humilier ceux en qui il remarquait de la vanité ou de la suffisance, soit en les réprimandant publiquement, soit en les occupant aux emplois les plus humbles, soit en les retirant de classe, s'il voyait que la science les enflait, ou en restreignant leurs études aux matières les plus indispensables.



SAINT-PAUL-TROIS-CHATEAUX (DROME) (page 191).

Un frère, en faisant le catéchisme, s'étant servi de quelques mots un peu relevés, le Père qui l'écoutait, le fit appeler après la classe et lui dit : « J'ai été très peiné de la sottise prétention dont vous faites preuve dans vos instructions. Pourquoi n'usez-vous pas des termes les plus propres à faire comprendre ce que vous dites ? Que signifient pour vos élèves ces mots *Céleste Sion* ? N'auriez-vous pas été mieux compris si vous aviez dit le paradis ? Si vous aviez l'esprit de votre état, si vous étiez humble et modeste, au lieu de vous laisser aller aux inspirations de la vanité, au lieu de phraser, vous parleriez simplement et de manière à être compris par les enfants les plus jeunes et les plus ignorants. »

Un autre frère, en lui écrivant, ayant employé certains mots relevés, il lui répondit : « Mon frère, je ne comprends pas votre lettre : venez me l'expliquer. » Quand ce frère fut présent, il lui fit une sévère réprimande, qu'il termina par ces paroles : « Les véritables Petits-Frères de Marie s'appliquent à imiter leur divine Mère et à prendre son esprit ; pour cela, il se conservent dans la simplicité et la modestie, et ils usent, en parlant et en écrivant, des expressions les plus simples. Ceux, au contraire, qui, comme vous, perdent leur temps à faire des phrases relevées, afin de passer pour savants, tandis qu'ils ne savent rien, n'ont pas l'esprit de la sainte Vierge, n'ont pas l'esprit de l'institut, mais l'esprit d'orgueil. Ne retombez pas dans cette faute ; car, une autre fois, vous ne vous en tireriez pas avec une simple réprimande. » Le frère lui promit bien en effet de ne pas y revenir, et il tint parole.

Le Père Champagnat avait une aversion marquée pour les louanges, et cela était si connu que l'on disait qu'il suffisait de lui dire des choses flatteuses pour le faire fuir. Une de ses maximes était qu'il ne fallait louer personne pendant sa vie, et en termes plus vulgaires, qu'il n'avait confiance qu'aux reliques des saints qui étaient morts. « Les louanges, disait-il, peuvent faire le plus grand mal aux jeunes frères, car c'est